Les écrivains de l'Autre Francophonie

Joanna NOWICKI, Université de Cergy Pontoise

Francophonie spécifique

L'Europe centrale et orientale, appelée par de nombreux chercheurs de plus en plus souvent « l'Europe médiane¹ », bien que fortement marquée par une francophonie et une francophilie historique, ne peut pas être considérée comme composée de pays de langue française au sens de l'usage officiel ou majoritaire de cette langue en plus de la langue nationale. Parler à leur sujet de la francophonie ne peut pas se passer de quelques explications préliminaires.

Nous sommes nombreux à considérer que cette partie de l'Europe a des spécificités qui nous ont permis de choisir la notion de *l'autre francophonie* pour désigner les rapports qu'elle entretient avec la pensée française, ce qui a fait l'objet d'abord d'un colloque international qui s'est tenu à l'Université de Cergy Pontoise en 2010, et ensuite d'une publication². J'ai eu l'occasion aussi de parler de la spécificité de cette francophonie littéraire centre est-européenne en République Tchèque lors d'un colloque à Pilsen sur la francophonie en Europe centrale et pour l'Europe centrale³.

Tout comme *Une autre Europe*⁴ que Czeslaw Milosz voulait « rendre familière aux Européens », cette francophonie ne l'est pas plus aux yeux des Français, que ne l'était l'Europe de l'Est aux Occidentaux pendant la guerre froide. Méconnue, lointaine, négligée ou oubliée, elle est souvent considérée comme secondaire par rapport à ce qui est perçu comme la « vraie » francophonie, celle du sud, principalement, et un peu celle du nord. La francophonie africaine, qui a été à l'origine du concept et qui jouit de toute l'attention des pouvoirs publics français pour des raisons évidentes de rapports politiques entre la métropole et les anciennes colonies, a occulté *l'autre francophonie* dans la conscience française. Pendant que la francophonie traditionnelle mobilise tout un courant des études coloniales et postcoloniales qui voit dans la langue française le lien principal avec la culture française, langue « donnée en partage », *l'autre francophonie* est quasi absente des départements des lettres dans les universités françaises.

Or, le lien supposé proche par la langue française est en réalité beaucoup plus complexe, car cette langue dans les pays francophones a souvent été davantage *subie* que *donnée* et de nombreux écrivains francophones s'opposent à un certain enseignement de la langue académique française, précisément parce qu'elle était imposée et non pas choisie. Les

propos d'Edouard Glissant, que l'on cite pourtant souvent dans le contexte de la francophonie du sud, peuvent en témoigner : « Parce que la rhétorique qui nous a été imposée et parce qu'on nous a appris la langue française de manière parfaite, excessive et figée. Et cette rhétorique de la langue française qu'on nous a enseignée est un élément négatif supplémentaire ; il a fallu réagir contre » (Gauvin).

Telle n'est pas du tout le cas de *l'autre francophonie* qui n'a jamais vécu dans un rapport de dépendance de la langue et de la culture française. Les intellectuels et les écrivains qui ont choisi le lien avec la culture française ou la langue française, l'ont fait tout à fait librement pour des raisons complexes et influencées par le contexte géopolitique européen, mais qui n'ont rien à voir avec le schéma des études coloniales. Ils l'ont souvent fait en choisissant en même temps les valeurs européennes (voir Nowicki et Radut-Gaghi, *Rêve*). La France dans leur esprit signifiait l'Occident qui signifiait l'Europe. S'intéresser à *l'autre francophonie* veut donc dire s'intéresser aussi à la culture européenne qui peut enfin retrouver son unité après un demi-siècle de schizophrénie.

Les cultures du centre et de l'Est de l'Europe partagent avec la France depuis des siècles les mêmes valeurs, la même vision du monde, le même art de vivre ; et certains vont jusqu'à l'identification très poussées de *la latinité de l'Est*, tels Witold Gombrowicz qui parle des « Latins slaves » ou Predrag Matvejevič qui parle de la *méditerranéite* qui n'est pas un héritage mais un choix (Le Clé-İvicevic 114).

Mais les Français les confondent trop souvent avec les Russes et ne voient pas la proximité culturelle profonde là où elle s'exprime, notamment dans la littérature et la philosophie qui présentent de singulières proximités, particulièrement chez les écrivains exilés de l'Autre Europe qui ont souvent choisi la culture et parfois la langue française tout en en choisissant la liberté. Il a fallu que Milan Kundera pousse un cri de désespoir en 1983 dans son texte militant, désormais célèbre, pour qu'il soit enfin clairement dit que : « Le destin russe ne fait pas partie de notre conscience ; il nous est étranger ; nous n'en sommes pas responsables. Il pèse sur nous, mais il n'est pas notre héritage » (« Occident », 9). Ce point de vue largement partagé en Europe médiane me fait préférer le terme de « l'autre francophonie » à celui de « francophonie post-soviétique », qui à nouveau regroupe des pays et des cultures très variées sous un dénominateur commun qu'ils n'ont pas choisi mais qui résulte d'une expérience historique particulière. On peut toutefois penser que le concept de la francophonie post-soviétique peut rendre compte de cette expérience commune, traumatisante à plusieurs égards.

Ce qu'ils ont en revanche clairement choisi, ce sont certaines valeurs qu'ils défendent. Plusieurs écrivains centre et est-européens qui incarnent cette *autre francophonie*, sont particulièrement intéressants du point de vue de la culture européenne aujourd'hui. On peut penser qu'ils portent en eux à la fois les valeurs propres à l'Europe médiane et à l'universalisme français qu'ils apprécient. Leur création littéraire est fortement imprégnée de la dissidence et de la défense des valeurs européennes qu'ils ont vues comme menacées par la soviétisation. Dans ce contexte, cette littérature a une tonalité spécifique qui la distingue, et de la littérature française de la même époque, et de la littérature francophone du sud et du nord. L'originalité de cette expression littéraire venue de l'Autre Europe et influencée par la France a été mise en valeur par le critique littéraire polonais Wojciech Karpinski dans un ouvrage qu'il a appelé *Ces livres de grand chemin* (*Zbojeckie książki*) pour montrer leur liberté de l'esprit, leur indépendance par rapport aux normes et leur goût du risque sur tous les plans.

Exilé, émigré, outsider

Ce qui m'a intéressé au premier chef, c'est ce qui unit toutes ces œuvres, cette liberté de ton impossible à avoir à l'intérieur des pays soumis à la censure sous le régime soviétique, c'est le destin d'exilé de leurs auteurs. Mais ce destin est difficile à analyser. Nous avons consacré une journée d'études à cette problématique (Nowicki et Radut-Gaghi, *Diasporas*) en montrant les rapports complexes entre différentes situations proches mais ambivalentes pour lesquelles les langues de l'Autre Europe ont des mots pour exprimer ces nuances sans qu'il soit toujours facile de le rendre en français, langue moins habituée à refléter ce type de situation.

La chute du régime communiste a complexifié encore la donne et pourtant la perception de l'exil et de la littérature en exil n'a pas complètement annulé toute différence entre la production « intérieure » et « extérieure ». Le roman emblématique de cette problématique sociologique et psychologique complexe peut être sans doute *L'ignorance* de Kundera. C'est un autre débat qui commence à travers cette littérature sur la liberté, non pas celle à conquérir face à un système oppressif, mais cette fois-ci il sera question de la liberté individuelle à l'égard de la communauté d'appartenance. Avant, la liberté était débattue avant tout dans sa dimension politique. Une fois le régime communiste aboli, une autre dimension est devenue dominante – celle de savoir faire un bon choix – autrement dit la liberté de choisir son destin, sa place sur terre, ses compatriotes, sa langue et, éventuellement, sa patrie.

Mais choisit-on sa patrie ? Pour les exilés, la question s'est posée lorsqu'ils ont été confrontés à la question de retour, possible parfois.

Kundera montre dans *L'ignorance* que, pour être acceptés, réintégrés, on demande aux exilés qui reviennent, d'oublier tout ce qu'ils ont vécu en dehors des frontières de leur pays, d'ignorer ce qu'ils ont été auparavant, ce qui n'est, bien sûr, pas supportable. Irena, l'héroïne du roman, exprime cette souffrance qui lui est infligée par la non-écoute ou l'incompréhension de ces expériences vécues en exil :

D'abord, par leur désintérêt total envers ce qu'elle a vécu à l'étranger, elles l'ont amputée d'une vingtaine d'années de vie ; maintenant, par cet interrogatoire, elles essaient de recoudre son passé ancien et sa vie présente. Comme si elles l'amputaient de son avant-bras et fixaient la main directement au coude ; comme si elles l'amputaient des mollets et joignaient ses pieds au genou [...]. C'est le prix à payer pour que je sois pardonnée. Pour que je sois acceptée. Pour que je redevienne l'une d'elles. (47)

En même temps Kundera montre qu'on ne peut pas s'attacher véritablement à une autre patrie, car le temps manque, la vie est trop courte ; il ne parle donc pas véritablement d'un retour mais d'un détour sur un chemin de la vie :

Disons que la vie humaine est longue de quatre-vingt ans [...]. Celui qui pourrait vivre, de toute sa force, deux fois plus longtemps, donc disons cent soixante ans, n'appartiendrait pas à la même espèce que nous [...]. Si un émigré, après vingt ans vécus à l'étranger, revenait au pays natal avec encore cent ans de vie devant lui, il n'éprouverait guère l'émotion d'un Grand Retour, probablement que pour lui cela ne serait pas du tout un retour, seulement l'un des nombreux détours sur le long parcours de son existence. (113-114)

L'écrivain dit à propos de son propre exil et de celui des Skvorecky, ce couple d'éditeurs tchèques exilés au Canada : « Comme si, depuis sa prime jeunesse, chacun portait en soi l'endroit de son exil possible : moi, la France, eux l'Amérique du Nord... Mais, si grand que fût leur cosmopolitisme, les Skvorecky étaient patriotes [...]. Les Skvorecky habitaient à Toronto une petite maison dont ils ont réservé une pièce pour y éditer les écrivains tchèques interdits dans leur pays » (*Rencontre*, 141-42). Il réfléchit sur le sens de la patrie après la fin du communisme à l'Est et au centre de l'Europe lorsque le retour est devenu envisageable. C'est alors qu'il montre, à partir de l'exemple des Skvorecky, que tout comme ses héros du roman *L'ignorance*, ses amis ne feront pas de retour : « L'occupation russe finie, il n'y avait plus de raison d'éditer à l'étranger des livres tchèques. Depuis, Zdena et Josef (Skvorecky) visitent Prague de temps en temps, mais reviennent toujours vivre dans leur patrie. Dans la patrie de leur vieil exil » (142).

L'écrivain polonais Marek Hlasko a consacré son roman autobiographique *Piekni dwudziestoletni* à la Pologne des années cinquante ainsi qu'à son exil en France et dans d'autres pays d'Occident :

Je n'ai jamais expliqué à personne les motifs qui m'ont poussé à rester à l'Ouest. Quand les journalistes me posaient des questions, je donnais les réponses les plus bêtes possibles ; à la fin ils m'ont fichu la paix. Je ne savais pas dire pourquoi j'ai quitté mon pays parce je ne l'ai jamais quitté. Je vais tâcher d'écrire pourquoi au fait je vis dans d'autres pays : j'ai vécu en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Suisse, en France, en Autriche, au Danemark, en Israël et dans quelques autres pays. (6)

Il est clair que comprendre l'expérience aussi personnelle et en même temps aussi universelle que celle de la perte de son pays d'enfance n'est sans doute possible que pour ceux qui l'ont vécue eux-mêmes. C'est la raison pour laquelle le dialogue est/ouest reflété si bien dans les romans ressemble souvent à un dialogue de sourds. L'expérience n'est pas commune, et la connaissance des faits et de leurs significations psychologiques commence à peine à exister.

Les écrivains exilés pendant la guerre froide parlent souvent de leur expérience d'exilés, d'expatriés, de dissidents, d'*outsiders*. Certains en parlent comme d'un malheur subi, (Milosz, Hlasko, Herbert, Zagajewski) ; d'autres semblent retrouver le bonheur d'un *ailleurs libérateur* (Linhartova, Kundera) ; d'autres encore empruntent la posture du *déchirement créateur* entre les deux cultures et les deux langues (Brina Svit, Todorov). Quelle que soit leur situation psychologique en exil, ils revendiquent tous un degré de liberté plus grand par rapport aux conventions et aux normes habituelles. L'essayiste polonais en exil en France Konstanty Jelenski l'a exprimé clairement :

[...] ce qui m'a libéré de ce français « diplomatico-scolaire » c'était la découverte d'Audiberti et de Genêt. [...] J'ai compris que sous les apparences d'une forme cristalline, la langue française se laisse violer. D'où le caractère encore plus capricieux de mon style en français qu'en polonais. Il occasionne des ennuis aux rédacteurs des Preuves, classiques, qui me disent souvent : ce ne sont pas des erreurs, mais ce n'est pas du français. Je leur réponds que mon but n'est pas d'attendre la perfection dans un style français « universel », mais une expression libre de ce je souhaite dire dans une langue étrangère⁵. (474)

Ils s'intéressent tous à la question de l'identité plurielle, à l'expérience de multilinguisme et à celle de cosmopolitisme. Confrontés à la perte de la patrie et à la nécessité de se poser la question de la langue de la création littéraire, ils refusent le nationalisme étriqué et se rendent compte du danger du provincialisme pour les cultures repliées sur elles-mêmes. Leurs réflexions sont souvent un appel vers le large, car leur

situation d'*outsiders*⁶ les pousse naturellement vers le large au risque de la marginalisation. Ceux qui se sauvent, deviennent en quelque sorte fatalement universalistes. Ce fragment du *Journal* de Gombrowicz résume bien le dilemme devant lequel se trouvent les écrivains exilés de l'Autre Europe :

[...] Milosz lui-même a dit un jour quelque chose d'analogue : d'après lui, la différence entre un intellectuel occidental et son confrère des pays de l'Est est que, des deux, le premier n'a point reçu une bonne raclée sur le derrière. Aux termes de cet aphorisme, notre atout (car je m'inclus dans le second groupe) serait de représenter une culture violentée, partant plus proche de la vie. Mais Milosz est le premier à reconnaître les limites de cette vérité. [...] Aussi notre culture violentée ne pourrait-elle être utile qu'à condition d'être une chose digérée, assimilée, la forme nouvelle d'une véritable culture, un apport dûment médité et organisé de la Pologne à l'esprit universel. (38)

Pour le Tchèque Jan Patočka, « La Bohème de langue tchèque a eu de la grandeur aussi longtemps qu'elle a trouvé l'occasion de mettre sa particularité au service d'une mission universelle, [...] elle a été grande aussi longtemps que sa 'tchéquité' est demeurée athématique » (20). En revanche, lorsque la culture tchèque s'intéresse principalement à la langue nationale, à l'histoire nationale dans un esprit systématiquement nationaliste, elle devient petite, c'est-à-dire provinciale. Cette place d'*outsider*, d'*exote* (terme bien analysé par Tzvetan Todorov dans *L'homme dépaycé*) donne à ces écrivains la possibilité de s'exprimer avec un regard critique bien plus fort que celui des personnes élevées à l'intérieur du même univers culturel. Mais cela provoque aussi une confrontation avec les mentalités et les sensibilités environnantes. Contrairement aux apparences, malgré une grande proximité de valeurs, de styles de vie, d'esthétiques et de rêves communs, on peut constater dans cette littérature les reflets poignants d'une incommunicabilité d'expériences. La guerre froide a bien séparé les deux parties de l'Europe et certaines expériences ne se transmettent pas par la parole.

Le roman comme reflet d'incommunicabilité d'expériences Est/Ouest⁷

Le roman centre et est-européen s'attaque frontalement à l'histoire des temps présents et propose une réflexion sur le changement. Les bouleversements politiques, sociaux, économiques, moraux, psychologiques et culturels que vivent les sociétés centre et est-européennes continuent à intéresser les écrivains de l'intérieur et de l'extérieur. La nouveauté consiste dans le fait que certains peuvent faire librement le mouvement de va-et-vient et porter leur regard d'*outsider* à la fois sur l'Occident, et sur leur pays d'origine (Hlasko,

Lazarova, Todorov, Zagajewski, Milosz). Ils jouent le rôle *d'exotes* selon la définition de Victor Segalen appelée par Todorov dans *L'homme dépaycé*. Etonnés, lucides, capables d'un regard autrement critique, ils n'adhèrent plus naïvement à aucun univers culturel. Leur posture ressemble davantage à celle d'un anthropologue qui scrute les changements et les décrit en essayant d'être impartial. Ils décrivent la plupart du temps le retour impossible et le dialogue difficile. Cette scène du dîner avec un Français qui voulait initier l'héroïne du roman de Rouja Lazarova à la culture française, est tout à fait révélatrice des différences de perceptions : « Mon ventre s'est serré, j'ai renoncé aux huîtres pour garder mon sang froid en l'écoutant. Je savais que nous ne parlions pas les mêmes langues. Dans la mienne, le mot communisme n'a pas la même signification, ni le même vécu. Je savais qu'Emmanuel le savait, mais il le passait sous silence. La possibilité de communiquer s'amenuisait » (291). Ce qui est de l'ordre du vécu à l'est, est encore trop souvent pris comme un symbole parmi d'autres à l'ouest, sans gravité. L'héroïne parle de « la naïveté romantique des Occidentaux » par rapport à l'idéologie communiste. Elle est choquée de voir dans la rue un type avec un T-shirt rouge estampillé d'un « CCCP » blanc : « À Paris les attributs et les emblèmes de nos bourreaux étaient devenus des gadgets à la mode. Pour ces gens, les mêmes qui se déclaraient solidaires avec nous durant la Guerre Froide, le communisme devenaient original [...]. Vous ne vous rendez pas compte. C'est comme un svastika pour moi » (289). Mais ce dialogue de sourds concerne également ses proches, qui ne peuvent pas comprendre son expérience française. Un autre silence s'installe dû à une autre incommunicabilité d'expérience, tout à fait inattendue :

J'étais prise au dépourvu par mes amitiés avec d'anciens communistes. Je me surprénais à penser le monde comme eux, à croire en l'utopie d'une société plus juste. À Paris, je me suis sentie de gauche et ce sentiment s'est mué en culpabilité lorsque je suis revenue chez moi, où le rouge avait une signification mortifère. Je n'ai rien osé raconter à mes parents, j'avais l'impression de les avoir trahis.

J'étais tout aussi incapable de parler à mes amis parisiens. Je m'enfonçais dans un silence familial. Je ne parvenais pas à leur dire combien ce mot, communisme, me faisait mal. Ce mot auquel ils s'accrochaient avec le désespoir éperdu des gens qui ont vécu l'effondrement de leurs idéaux, et qui n'ont pas le temps d'en trouver de nouveaux. (293)

La conclusion qu'elle tire de ce va-et-vient pénible, est qu'il est trop tôt encore pour écrire l'histoire du communisme. Cette scène d'une rencontre avec un intellectuel, spécialiste des Balkans, qui s'avère sympathisant communiste, est un choc pour elle :

J'étais bouleversée. Pendant quelques minutes, je me suis sentie soulagée par cet aveu qui expliquait son point de vue. Je comprenais mieux son discours.

Mais le poids est revenu. Dans le sourire de l'histoire, j'ai décelé la culpabilité. La culpabilité de ne pas avoir vécu ça, mais d'y avoir cru, jusqu'au bout. De s'entêter à y croire encore. J'ai ressenti physiquement, comme une crampe douloureuse, qu'il était encore impossible d'écrire l'histoire du communisme. (295)

Kundera a fait de cette incommunicabilité d'expériences la trame de ses nombreux romans. Ainsi, le roman *La lenteur* est construit autour de cette problématique d'incompréhension entre les intellectuels occidentaux et centre-Européens. La scène la plus riche et aussi la plus humoristique se passe lors d'un colloque franco-tchèque d'entomologistes. Un savant tchèque, invité à Paris pour la première fois depuis l'ouverture des frontières, se présente à l'accueil. Il voit son nom déformé, orthographié sans les accents si caractéristiques de la langue tchèque. Il se met à expliquer la réforme orthographique de Jan Hus à la secrétaire, qui la confond avec la réforme de Luther et, bien entendu, ne saisit pas l'importance des accents circonflexes renversés : « Nous sommes prêts à tout trahir – explique le Tchèque. Mais pour ces signes, nous nous battons jusqu'à la dernière goutte de notre sang » (95). L'incident clos, le savant est invité à l'estrade et, au lieu de lire sa communication d'entomologie, il se met à faire part de son émotion d'être enfin au milieu de sa communauté scientifique dont il fut séparé depuis 1968. Troublé, l'auditoire n'ose pas lui rappeler qu'il a oublié de lire son texte et le président de la séance le remercie de son... témoignage. Dans l'euphorie des retrouvailles, si émouvantes en effet, l'universitaire français, emporté par la rhétorique, confond l'Est et le Centre, Prague et Bucarest, l'histoire polonaise et l'histoire tchèque, mais son discours éveille bien plus d'admiration que les propos du savant tchèque, brusquement humilié. Rentré à l'hôtel :

le savant tchèque est plongé dans sa mélancolie et, comme une sorte de consolation, lui vient l'idée que de l'époque de son travail héroïque dans le bâtiment, que tous veulent oublier, il garde un souvenir matériel et palpable : une musculature. [...] Avec une vanité joyeuse et toute consciente, il veut montrer son corps aux intellectuels chétifs de ce pays sophistiqué, sur cultivé et somme toute assez perfide. (95)

Devant cette incommunicabilité d'expériences la seule façon de convaincre le lecteur étranger qui ne peut pas partager les mêmes souvenirs pénibles, est de trouver un ton humainement universel. Et ce ton dominant dans les romans d'Europe centrale sera le grotesque, l'humour noir, voire l'humour du pendu en raison du principe bien formulé par l'écrivain polonais exilé Hlasko : « S'abriter derrière le rire et le risible est devenu la seule méthode de ne pas devenir ridicule : il vaut mieux être un bouffon qui se produit devant une salle comble plutôt qu'un Hamlet qui fait une tirade devant une rangée vide » (118).

Face à l'expérience aigüe du tragique, les écrivains exilés d'Europe centrale ont senti la nécessité de trouver des mots nouveaux après ce que Jerzy Stempowski a appelé *le déluge*. Ce maître de l'essai, publiant sous le pseudonyme Pawel Hostowiec, dans un texte intitulé *Après le déluge*, rend compte de l'impossibilité pour l'intellectuel venu de l'Autre Europe d'écrire comme avant, le déluge ayant défiguré le paysage de manière radicale :

Quand l'actualité d'une mode arrive à sa fin, les revues littéraires et les vitrines des librairies font penser à des lieux inondés. Tout est couvert d'une vase grise et collante qui pèle au soleil. Il est difficile d'imaginer qu'une semaine plus tôt s'alignaient les murs blancs ou ocre des maisons, des parterres de fleurs, les bouquets d'arbrisseaux et qu'un ruisseau tintait gaiement contre les pierres. Tout regard vers le passé, de même que toute nouveauté exige un effort d'imagination. (27)

La solution qui reste, la seule plausible est de reprendre contact avec ce monde bouleversé en réfléchissant sur la langue :

Tous écrivent comme ceux qui se taisent, nous cherchons les mots incontournables pour reprendre contact avec un monde bouleversé où tout ce dont nous disposions hier est devenu obsolète aujourd'hui. Nous savons que nous ne pouvons pas le conquérir par des phrases toutes faites, que la fiction n'est qu'un rideau de fumée. Qu'il faut admettre sa réalité et trouver une langue propre à le décrire, une langue précise, concrète, claire et adhérente parfaitement à nos expériences. (27)

Il n'était plus possible de pratiquer la préciosité verbale, et le combat pour une langue porteuse de sens fondamental est devenu un combat éthique. L'intérêt de nombreux écrivains pour les mécanismes de la manipulation de la langue, la poésie qui cherchait à sauver la langue de son asservissement à l'idéologie dominante témoignent de la force de la littérature et de la place qu'ont les écrivains dans l'univers culturel centre européen.

Ces intellectuels de l'Autre Europe ont toujours su donner à l'écriture une place toute particulière, comme le fait encore récemment Kundera : « La nation tchèque n'est pas née (plusieurs fois née) grâce à ses conquêtes militaires, mais toujours grâce à la littérature. Et je ne parle pas de la littérature en tant qu'arme politique. Je parle de la littérature en tant que littérature » (*Rencontre*, 142).

Voix inaudibles

Qu'en est-il aujourd'hui ? Si on adopte une posture pessimiste, on doit constater que ces voix sont peu audibles en France aujourd'hui. J'y ai consacré un article dans la revue *Conférence* intitulé « Voix inaudible de l'Autre Europe ». Ces voix sont peu audibles, car elles soulèvent les débats pour lesquels l'Europe n'est pas encore mûre sans doute (le procès

du communisme et de ces crimes n'est visiblement pas encore possible). D'autre part, certains expriment aujourd'hui une déception à l'égard de ceux dont ils pensaient qu'ils apporteraient en Occident un nouveau souffle, comme en témoigne par exemple cet aveu de Marcel Gauchet : « On s'est aperçu que, si les dissidents avaient une posture morale impressionnante, ils n'avaient tout bonnement rien à dire sur la difficulté à faire fonctionner les régimes démocratiques. [...] Nous, à l'Ouest, comptons sur eux pour régénérer des démocraties ramollies et corrompues, et ils n'ont pas su le faire »⁸. Je ne partage pas tout à fait pas ce point de vue. Au contraire, je pense que de nombreux penseurs, essayistes, intellectuels de l'Autre Europe ont exprimé et vu des phénomènes inédits de l'histoire européenne du vingtième siècle. Notamment, ils ont réfléchi sur la question de savoir comment surmonter les deux totalitarismes, comment faire une transformation démocratique de manière pacifique, comment procéder à une réunification européenne, certes partielle, mais c'est tout de même un phénomène sans précédent en soi, tout en dialoguant souvent avec la France d'aujourd'hui ou d'avant. C'est la raison pour laquelle cette *autre francophonie* mérite d'être davantage connue et étudiée pour que ses voix participent à nouveau dans le débat d'idées sur l'Europe et en Europe.

Bibliographie

- Fenclova, M. et D. Kolářiková, dir. *La francophonie en Europe centrale et pour l'Europe centrale*. Pilsen : np, 2011.
- Gauvin, Lise. « L'imaginaire des langues, entretien avec Edouard Glissant ». *Etudes françaises* 28:2-3 (1992-1993).
- Gombrowicz, Witold. *Journal*, t. 1, 1953-1958. Paris : Gallimard, 1995.
- Hlasko, Marek. *Piekni dwudziestoletni*. Biblioteka Polityki, Warszawa, 1966.
- . *La belle jeunesse*. Montricher : Noir sur blanc, 2012.
- Karpinski, Wojciech, *Ces livres de grand chemin*. Montricher : Noir sur blanc, 1992.
- Kundera, Milan. « Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale ». *Le Débat*, 1983.
- . *La lenteur*. Paris : Gallimard, 1995.
- . *L'ignorance*. Paris : Gallimard, 2003.
- . *Une rencontre*. Paris : Gallimard, 2009.
- Lazarova, Rouja. *Mausolée*. Paris : Flammarion, 2009.
- Matvejevitch, Predrag. *Bréviaire méditerranéen*. Tr. du croate Evaine Le Calvé-Ivicevic. Paris : Fayard, 1992.

Milosz, Czeslaw. *Une autre Europe*. Paris, Gallimard, 1964.

Nowicki, Joanna, « Voix inaudibles de l'Autre Europe ». *Conférence* 40 (printemps 2015) : 100-119.

--- et Catherine Mayaux, dir. *L'autre francophonie*. Paris : Champion, 2012.

--- et Luciana Radut-Gaghi, dir. *Diasporas, exils, cosmopolitisme*. Paris : Relief, 2015.

---, dir. *Rêve d'Europe*. Paris : Champion, sous presse.

Patocka, Jan, *L'idée de l'Europe en Bohème*. Grenoble : Million, 1991.

Stempowski, Jerzy. *Notes pour une ombre*. Montricher : Noir sur blanc, 2004.

Szucs, Jeno. *Les trois Europes*. Paris : Harmattan, 1985.

Todorov, Tzvetan. *L'homme dépaycé*. Paris : Seuil, 1996.

NOTES

¹ Terme proposé par Fernand Braudel dans l'introduction de l'ouvrage de Jeno Szucs, *Les trois Europes*, et repris par exemple par le GDR « Connaissance de l'Europe Médiane », crée par Antoine Marès (U Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Marie-Elisabeth Ducreux (CNRS-EHESS) et Clara Royer (U Paris 4 Sorbonne) qui regroupe de nombreux chercheurs s'intéressant à l'aire culturelle et politique allant de l'Allemagne à l'Ouest à la Russie à l'Est, de la Finlande au Nord à la Bulgarie au Sud, c'est-à-dire qu'elle inclut l'Europe baltique, l'Europe centrale (au sens large), l'Europe orientale et l'Europe balkanique.

² *L'Autre Francophonie*, sous la direction de Joanna Nowicki et Catherine Mayaux, éd. Honoré Champion, 2012.

³ « Les écrivains de l'Autre Francophonie et leur spécificité », communication pour le colloque international « La francophonie en Europe centrale et pour l'Europe centrale » organisé les 16 et 17 septembre 2010 à l'Université de Bohême de l'Ouest, publié par M. Fenclova, D. Kolářiková, dir.

⁴ Le titre original est *Rodzina Europa*, 1959, « Kultura ».

⁵ Jerzy Giedroyc, Konstaty Jelenski, « Listy 1950-1987 », Czytelnik, Warszawa, 1995.

⁶ Sur ce sujet j'ai prononcé une communication intitulée « L'exil ou la vertu de la pensée décalée » lors du colloque « Exils et transferts culturels dans l'Europe moderne » organisé à l'Institut Hongrois en juin 2014. Je reprends certaines thèses de cette communication ici.

⁷ Sur ce sujet j'ai présenté une communication lors d'un colloque organisé par Catherine Mayaux à l'Université de Cergy Pontoise sur le roman européen dont les actes sont en cours de publication aux éditions Honoré Champion. Je reprends ici certaines thèses de cette communication.

⁸ *Le magazine littéraire* 560, octobre 2015, p. 70.